

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Emile Huguenot
Secrétaire des Travaux Publics
Lyon

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU COLLÈGE JOLIETTE.

LA CHARITÉ FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR

Vol. I) Collège Joliette, P. Q. Feudi, 15 Mars 1877. (No. 12.)

GLOIRES ET HONTES CONTEMPORAINES.

Le siècle actuel est avant tout dominé par l'orgueil ; il est infatué de ses progrès, fier de ses découvertes ; il étale avec une vaniteuse complaisance l'interminable série de ses conquêtes scientifiques ; plus rien, paraît-il, ne résiste au génie triomphant de l'homme. La matière vaincue s'incline devant son maître ; l'électricité et la vapeur ont supprimé les distances ; les rayons solaires, captifs dans une chambre obscure, reproduisent, avec une exactitude que l'art ne saurait imiter, les œuvres de la nature ; les nuits n'ont plus d'ombres dans nos cités ; les mers et les fleuves sont sillonnés avec une précision mathématique par des vaisseaux sans nombre, véritables palais flottants ; l'industrie convoque l'univers entier à des assises solennelles où elle exhibe, aux yeux d'une multitude cosmopolite, ses richesses éblouissantes et ses incomparables produits.

Ce sont là, au dire des penseurs modernes, les gloires de notre époque, ce sont là les faits qui établissent son incontestable supériorité sur les siècles précédents et la placent à une hauteur que les âges futurs ne dépasseront peut-être jamais. La fatuité contemporaine se persuade volontiers que nos descendants n'auront plus rien à inventer, on se plaît à regarder ce dix-neuvième siècle comme le *non plus ultra* de la civilisation, comme un phare immortel dont les rayons éclaireront à jamais la marche de l'humanité.

Mais soulevez ce voile trompeur, plongez un regard froidement inquisiteur sous cette surface brillante, fai-

tes disparaître, à la clarté du flambeau de la Foi, cette lumière ténébreuse, cette organisation sociale, image du chaos, et vous verrez apparaître dans leur hideuse réalité les hontes de cette époque menteuse, les criants abus de la force brutale, les ruines morales les plus tristes.

— Quel navrant spectacle de toutes parts ! L'Église persécutée ; son chef auguste chargé de chaînes ; dans plusieurs pays les évêques et les prêtres emprisonnés, les religieux expulsés ; partout des gouvernements hostiles à la religion ; un matérialisme abject érigé en culte ; l'oubli ou la falsification des principes éternels de droit et de justice ; la négation de toute autorité ; le retour au paganisme ; l'apothéose de Judas !

Cet immense travail de désorganisation est avant tout l'œuvre des sociétés secrètes, serpent monstrueux vomé par l'enfer et dont les replis gigantesques enlacent le monde entier ; leurs innombrables adeptes, ouvriers infatigables, animés de l'esprit de Satan, attaquent et minent sans relâche l'édifice social jusque dans ses bases. N'entendez-vous pas ces craquements sinistres, précurseurs infailibles de la catastrophe ?... Les rois et les gouvernements, attelés au char de la Révolution, poursuivent leur marche fatale vers l'abîme, la société est sur un volcan, la terre s'agite sous nos pieds !...

Voilà ce que découvre l'œil chrétien sous cette enveloppe recouverte d'un fard imposteur ; voilà le cancer implacable qui ronge notre époque. Ni les lueurs fantastiques du gaz, ni les prodiges de l'industrie, ni l'extension du commerce, ni l'épanouissement d'une stérile solidarité, ni les déclamations d'une impuissante philanthropie, ne guériront un mal aussi profond, aussi universel. Dieu seul est habile à le guérir.

On désespérerait de l'humanité, si une majestueuse physionomie ne brillait au dessus des hontes de ce temps, pour montrer à la terre étonnée où est la véritable grandeur d'âme et la vraie noblesse, pour ramener les rois et les peuples dans les voies de la dignité, de l'honneur et de la religion.

Après la disparition successive des puissants de la terre qui font du bruit à l'heure présente et qui descendront dans la tombe avec leurs œuvres de ténèbres, il restera une figure sans tache, qui est sainte, aimable et grande entre toutes ; un Pontife magnanime qui donnera son nom à notre siècle et lui imprimera le stigmatisme de la réprobation, s'il ne fléchit devant cette auguste majesté, couronnée de la triple auréole du sacerdoce suprême, de la royauté et du martyre.

C'est au sommet de la colline sainte que réside la seule gloire dont puisse s'enorgueillir notre âge, gloire pure, gloire véritable, gloire unique dans les fastes de l'humanité ; là reluisent d'un éclat céleste les seuls rayons lumineux qui éclairent le crépuscule redoutable que nous traversons. C'est de là, comme toujours, que doit venir le salut.

Nous laisserons donc les enfants du siècle s'enivrer du vain bruit de leurs propres louanges, et redire dans un concert insensé les prétendues grandeurs de cette triste époque. Pour nous, attentifs et respectueux, nous recueillerons les échos de la grande voix qui ne cesse de retentir du haut du Vatican ; nous prierons avec le Saint Pontife ; nous pleurerons avec lui, en attendant l'heure prochaine où l'Église s'élèvera, resplendissante de gloire, sur les ruines de la puissance de ses persécuteurs.

UN MYTHE RÉEL.

La mythologie, outre une kyrielle interminable de dieux et de fractions de dieux, cite plusieurs personnages dont l'étude est très-curieuse à plus d'un titre. L'un des types les plus étranges que présente ce vaste recueil fantaisiste, est sans contredit Protée, fils de l'Océan et de Téthys. Quoique d'une naissance illustre, Protée n'a pas même été classé parmi les demi-dieux. La Fable a été injuste à son égard. Protée méritait assurément d'occuper une place honorable parmi les sommités de l'Olympe. Il avait reçu du Destin

une faculté merveilleuse, que le grand Jupiter lui-même lui envoyait et dont tous les dieux subalternes étaient jaloux. Le fils de l'Océan pouvait changer de corps et prendre à son gré toutes les formes qu'il voulait. Parfois on le voyait, vieillard décrépit, s'avancer avec peine le long des chemins et implorer l'aide des mortels ; parfois il apparaissait revêtu des grâces de l'adolescence ou des forces de l'âge mûr ; parfois encore, spectre livide, il épouvantait les criminels en leur montrant les sombres abîmes du Tartare. Poursuivi par un ennemi, traqué par une divinité jalouse, son corps insaisissable subissait les transformations les plus soudaines et les plus complètes. Mais que dire de cette face perpétuellement changeante, miroir fidèle où se reflétaient tour à tour le vice et la vertu ? C'était un personnage redoutable que ce Protée de la mythologie !

* *
*

Nous sommes tentés de sourire quand la Fable nous raconte, avec un sérieux de glace, les métamorphoses incessantes de cet être multiforme ; notre scepticisme a peine à concevoir la crédule simplicité des peuples antiques, mais nous ne songeons pas que Protée a survécu à la débâcle de l'Olympe. Plus favorisé du destin que Jupiter tonnant ou que l'altière Junon, Protée, descendant légitime de l'Enfer, a continué d'exister. Il n'a fait que changer de nom. Depuis l'an premier de l'ère chrétienne il s'appelle l'ERREUR. Sous cette nouvelle dénomination il est assuré de vivre jusqu'à la fin du monde. Malgré son grand âge, sa constitution est pleine d'une sève vigoureuse. Le travail prodigieux auquel il s'est livré durant tant de siècles, semble n'avoir diminué en rien son indomptable énergie. Le récit de ses exploits occupe une large place dans l'histoire. Aucun échec n'a pu rebuter la constance de l'Erreur, elle a la conscience de sa formidable force. Vaincue sur les champs de bataille, terrassée dans les écoles, expulsée des temples, anathématisée dans les conciles, bannie du monde entier, elle se réfugie dans les enfers.

* *
*

C'est dans les profondeurs de la géhenne qu'elle va préparer ses poisons, ranimer son courage, retremper sa haine. Sous combien de formes n'est-elle pas sortie de cette officine ténébreuse, boudoir infernal où elle combine et ajuste ses innombrables travestissements ? Sans nous arrêter à Simon-le-Magicien, à Pélage ou même à Julien l'Apostat, qui ne furent que de timides essais produits par ce sombre génie, passons à des personnages plus dignes de fixer notre attention. Arius, Mahomet, Photius et Luther, individualités en appa-

rence dissemblables, mais identiques au fond, voilà les grandes figures sous lesquelles apparut successivement l'Erreur. Par leur intermédiaire, elle donna au monde la preuve de son effroyable puissance. L'Orient et l'Occident furent tour à tour ébranlés, le sang coula partout à flots. Le XVIII^e siècle se leva bientôt ; toujours active et pleine de vitalité, l'Erreur produisit la tourbe philosophique et s'incarna dans la figure grimaçante de Voltaire. Enfin, l'époque actuelle voit se développer la Révolution, cet être mystérieux et impalpable dont le travail souterrain, semblable au sourd labeur du volcan, se trahit par des ébranlements imprévus et des secousses soudaines. La Révolution est peut-être le plus habile déguisement de l'Erreur, c'est le chef-d'œuvre de son art diabolique. Sera-ce son dernier travestissement ? Nous ne le pensons pas.

* *
*

Ainsi donc l'Erreur, comme le Protée de la Fable, dont elle semble n'être que la continuation, affecte à son gré toutes les formes, se montre sous des aspects sans cesse variés ; mais, assise sur la chaire patriarcale ou dans la cellule du cloître ; sur le trône vermoulu des Césars de Byzance ou dans le conseil des rois, dans les synodes des novateurs ou dans les assemblées tumultueuses du peuple, elle est toujours *elle-même*. Toujours réfutée, démasquée, vaincue par son éternelle ennemie, la VÉRITÉ, elle reparait sans cesse, armée tour à tour de la parole, de la plume ou du cimetière, et toujours une même rage l'anime, la rage de Satan.

* *
*

Nous citerons, en terminant, une anecdote qui nous revient en mémoire et qui nous semble avoir quelque rapport avec notre sujet. (1)

Isaac et Joseph, deux Auvergnats, salement mis, demandent une audience à un gentilhomme. Le secrétaire qui les reçoit leur dit :

— Impossible de vous introduire, vous êtes trop sales. Changez au moins de chemise. •

— Qu'à cela ne tienne ! répondirent-ils en partant.

— Au bout d'un quart d'heure ils reviennent.

— Mais, s'écrie le secrétaire, vous êtes toujours aussi sales !

— Nous avons pourtant changé de chemise, dirent-ils en se regardant avec stupéfaction.

— En effet Isaac avait mis la chemise de Joseph, et Joseph celle d'Isaac.

Ceci ne représente-t-il pas les novateurs anciens et modernes qui annoncent toujours une doctrine nouvelle et qui, de fait, ne font que d'enfiler la vieille chemise malpropre de leurs devanciers ?

Excursion dans l'Illinois.

(SUITE ET FIN.)

Je ne retournai à Bourbonnais que pour faire mes adieux. Au milieu des distractions de cette existence si variée et si nouvelle pour moi, les jours s'étaient enfuis avec une rapidité incroyable. Déjà Septembre s'avancait avec son cortège de devoirs ; le repos, si chèrement qu'il soit acheté, doit avoir son terme aussi bien que le travail.

La cloche au Collège, est, comme on sait, le grand régulateur du temps, elle sonne avec la même impassibilité au premier comme au dernier jour de l'année scolaire, et cependant, que ses appels imperturbables annoncent le plaisir ou le travail, on lui doit une égale soumission ; ainsi quand le devoir a parlé, quelque soit son ordre, on ne discute pas, on obéit. C'est par des réflexions de ce genre que j'imposais silence à toute velléité de prolongation plus ou moins légale de mon excursion et que, tout enthousiasmé encore des tableaux poétiques qui avaient charmé mes yeux, je me disposais peu à peu à rentrer dans la vie positive.

J'éprouvai une véritable émotion en quittant des amis dont l'affectueux dévouement et l'infatigable obligeance avaient su rendre mon séjour à Bourbonnais si agréable.

A peine avais-je pris place dans les chars, qu'il se produisit un incident non moins imprévu que celui qui avait signalé mon départ de Montréal. Si l'on s'en souvient, des voyageurs peu avisés m'avaient, au début de mon voyage, pris pour Chiniquy, ici des personnes tout aussi mal informées prétendirent que j'étais un Evêque voyageant incognito ; j'avais à mes côtés un compagnon bien modeste et qui était loin de soupçonner qu'on l'avait institué mon secrétaire particulier. Je dus à cette singulière méprise de me voir l'objet d'une déférence dont, je le déclare, je ne tirai pas la moindre vanité ; je me bornai à dire avec le poète que simple et obscur mortel, je n'avais mérité :

« Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

Peu préoccupé des attentions respectueuses dont on m'environnait, j'étais tout entier à l'admiration qu'excitait en moi la vue des campagnes. On était au temps de la moisson. Partout des faucheuses trainées par de vigou-

[1] Nous laissons à cette anecdote toute sa crudité d'expression, elle n'en est que plus originale et mieux appliquée.

reux chevaux étendaient le grain en couches régulières ; le blé aux épis d'or, l'orge aux longs filaments soyeux, s'élevaient en gerbes opulentes, la terre rendait ses richesses et payait au centuple les sueurs de l'homme. Je ne me lassais pas d'admirer ces tableaux si animés de la vie champêtre et ma pensée reconnaissante s'élevait vers Celui dont la sollicitude paternelle veille sur la semence enfouie dans le sol et lui communique sa vertu productive.

Nous courûmes ainsi d'une haleine jusqu'à Détroit où, cette fois, je m'arrêtai une nuit et un jour. Ma dignité épiscopale s'éclipsa à la descente des chars et je redevins aussitôt celui que je n'avais jamais cessé d'être. Détroit est une ville remarquable, elle compte une nombreuse population canadienne qui a tenu à cœur de conserver la foi et les mœurs du Bas-Canada. Nos compatriotes ont, à leur usage exclusif, deux églises dans cette ville.

Nous ne fîmes que traverser Toronto, pour nous diriger sur Niagara. J'éprouvai une sorte de déception en présence de cette fameuse chute de Niagara. La célèbre cascade m'apparut toute autre que je ne l'avais rêvée. J'y cherchais en vain cette poésie grandiose qui respire dans les pages frémissantes de Chateaubriand. Je n'éprouvai à sa vue d'autre émotion que l'étonnement. Revêtus de la magie du style, colorés des traits de feu de l'imagination, bien des tableaux du Nouveau-Monde n'offrent pas dans le grand livre de la nature, le même aspect que dans les ouvrages de l'écrivain français. Loin de moi l'idée de vouloir diminuer l'effrayante majesté de cet énorme volume d'eau s'engouffrant avec un bruit assourdissant dans un lac d'écume ; mais, narrateur fidèle, rapporteur consciencieux, je tiens à relater mes impressions avec la plus entière et la plus scrupuleuse franchise.

Nous repassâmes encore par Toronto d'où nous primes les chars pour Prescott. Le long de la route, je revis avec plaisir tous les sites que j'avais admirés dans les premières heures de mon voyage. Les travaux de la moisson avaient fait subir aux campagnes du Haut-Canada un véritable changement de décors. Le sol, en partie, dépouillé de sa luxuriante parure n'était plus coloré de ces teintes harmonieuses qui m'avaient tant charmé ; le feuillage des arbres n'avait plus rien de sa verte fraîcheur, la nature entière revêtait insensiblement ce manteau aux couleurs ternes et fêtrées qui annonce la venue de l'automne.

Arrivés à Prescott, nous traversâmes le St. Laurent et nous primes terre à Ogdensburg, charmante petite ville, dont les rues sont bordées de magnifiques érables. Ces rangées régulières de grands arbres, ces flots de verdure, ces cimes élevées qui se balancent au-dessus des maisons, donnent à la ville un cachet tout-à-fait particulier, et la font ressembler à nos belles érablières canadiennes. J'eus le plaisir de rencontrer à Ogdensburg des amis et des compatriotes avec lesquels je passai une veillée délicieuse.

Le lendemain j'arrivai à Ottawa où je m'arrêtai trois jours. J'eus l'honneur de rendre visite à S. G. Monseigneur Duhamel qui m'offrit, avec le plus obligeant empressement une hospitalité flatteuse, dont je garde précieusement le souvenir. Située dans une magnifique position,

baignée par les eaux larges et profondes de l'Ottawa, la capitale fédérale est une ville de grande espérance. Des quantités innombrables de billots, extraits pendant l'hiver des vastes forêts du Haut-Canada, descendent chaque année à Ottawa, emportés par le tranquille courant de la rivière. Les grandes scieries installées aux Chaudières emploient toute une population d'ouvriers et communiquent à cette partie de la ville une animation et une activité extraordinaires. Ottawa est, comme on sait, l'un des centres les plus importants de notre commerce de bois.

Plusieurs quartiers de cette jeune et florissante cité sont vraiment magnifiques ; j'ai remarqué surtout la belle perspective dont on jouit en se dirigeant vers le nouveau Bureau de Poste. C'est un point de vue grandiose et digne d'une capitale. Ottawa possède de beaux édifices religieux ; on y voit fleurir de nombreuses institutions catholiques, dues pour la plupart au zèle infatigable du regretté Mgr. Guigues, 1er Evêque de cette ville.

Je parle en tout dernier lieu des fameuses bâtisses du Parlement. L'idée exagérée que je m'en étais faite, par suite des descriptions pompeuses que j'avais lues, rendit ma déception plus cruelle lorsqu'enfin j'eus le loisir de les contempler. En dépit de leur grande réputation, il me fut impossible, malgré de généreux efforts, de saluer comme un chef-d'œuvre d'architecture cet assemblage disparate de bâtiments surmontés de tourelles rabougries, percés de croisées étriquées, où le jour ne pénètre qu'au prix des plus pénibles efforts. L'intérieur est orné avec une somptuosité qui fait mal à voir, comme l'or et les pierreries qui décorent un sarcophage. Je ne puis, en conscience, décerner aux architectes qui ont élevé ces sombres édifices qu'un éloge, c'est qu'ils ont admirablement bien choisi l'emplacement où l'on pouvait construire un Palais Législatif digne du Canada. Leur mission aurait peut-être dû se borner là.

Depuis mon retour au pays, je ne voyageais plus qu'à petites journées ; en quittant Ottawa pour me rendre à Montréal, je résolus de faire une halte à Rigaud. Avec quelle émotion je revis le Collège Bourget et sa belle montagne boisée de pins, de hêtres et d'érables dont le feuillage, bigarré par les caprices de l'automne, offrait en ce moment ces teintes mélancoliques qui précèdent le sommeil de la nature. Là je retrouvai un cercle d'amis et mille souvenirs pleins de charmes.

Le trajet de Rigaud à Montréal me parut bien court : je naviguais enfin sur les eaux de la patrie ; je revois ces lieux aimés qu'une courte absence avait suffi pour me faire regretter ; mon œil se reposait avec bonheur sur les clochers échelonnés le long du fleuve-roi et qui brillaient aux feux du jour. Au lieu des flèches si grêles et si multipliées, dont l'aspect avait frappé et attristé mes regards dans les villes américaines, je voyais surgir au milieu de chaque village riverain du St. Laurent, un clocher unique, symbole éloquent de l'unité de la Foi.

Oui, j'étais heureux de revoir le Canada avec sa nature majestueuse, ses incomparables perspectives, ses vastes horizons ; ma poitrine se dilatait en aspirant les bouffées vivifiantes de l'air natal ; mes lèvres émues laissaient échapp

per un cri de reconnaissance envers Celui qui a prodigué dans notre Canada tant de splendeur et tant de magnificence. Après toutes les merveilles que j'avais vues dans la grande république, je n'avais pas honte de mon Canada, je le saluais avec enthousiasme, j'étais fier de l'appeler ma patrie.

Je passai quelques jours à Montréal, ensuite je vous revis, ô Joliette, avec autant de joie que si je vous avais quitté depuis de longues années. Je restai stupéfait à la vue du nombre de maisons nouvelles qui s'étaient élevées dans la ville durant ma courte absence et, à mon entrée au Collège, j'éprouvai une dernière surprise en contemplant la nouvelle bâtisse dont, à mon départ, on jetait les fondements et qui maintenant avait ses quatre étages entièrement terminés.

J. E. L.

INFORMATIONS DIVERSES.

Les pieux exercices du mois de St. Joseph ont été inaugurés, le 28 Février, par un Salut solennel, précédé d'un sermon de circonstance prêché par le Révd. Mr. Lapalme. Tous les soirs, pendant le mois de Mars, la communauté se réunit au pied de l'autel du glorieux Patron de l'Eglise universelle. La dévotion à St. Joseph a toujours été en grand honneur au Collège Joliette. Un autel spécial lui est dédié à la Chapelle ; sa statue placée sur un socle élevé, domine la principale cour de récréation ; chaque soir, pendant toute l'année, l'invocation *Sancte Joseph, ora pro nobis*, répétée trois fois par un chœur de plus de 200 voix, appelle sur le Collège la puissante protection de ce grand Saint.

Le Révd. Père Beaudry, le plus ancien diplômé canadien de l'*Institut Sténographique des Deux-Mondes* de Paris, vient d'être l'objet d'une nouvelle distinction. Le Cercle Central de cet Institut, voulant reconnaître la part importante que notre bien-aimé Directeur a prise à la propagation des nouveaux procédés de sténographie, lui a décerné, à titre de récompense, une épingle sténographique en vermeil. Une semblable distinction a été accordée à Mr. Joseph Manseau, professeur de sténographie à l'Ecole du Plateau à Montréal.

La Garde d'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, dévotion si connue par les fruits abondants qu'elle produit dans les âmes, a été instituée au Collège, le 9 Mars. Aussitôt après que notification en eût été faite par le Révd. Père Directeur, 188 élèves ont sollicité l'honneur d'inscrire leurs noms sur le tableau affecté à cette destination et placé à la Chapelle.

Mr. C. Beausoleil nous a envoyé un exemplaire d'une brochure intitulée *La Loi de Faillite* qu'il vient de publier à Montréal. Nous le remercions cordialement de son attention. Peu versés dans les questions de jurisprudence, nous n'avons nullement la prétention de juger le fond de cet écrit ; le nom de l'auteur nous paraît, sous ce rapport, une garantie suffisante. Quant à la forme, elle est, comme tout ce qui sort de la plume de Mr. C. Beausoleil, marquée au coin de l'élégance et de la correction.

Il est chaque année, au sein de la famille, un jour où les cœurs se livrent à la joie, jour consacré aux douces effusions de la tendresse, jour privilégié, où il semble que les liens de l'affection se resserrent. Ce jour c'est celui où, s'unissant dans une pensée commune, les enfants célèbrent la fête de leur Père. Quelle vive et pure allégresse, quel vrai bonheur ils éprouvent en lui présentant leurs respectueux hommages et l'ardente expression de leurs vœux !

L'enfant, cet être si insouciant et si léger, prend ce jour-là un air de gravité qu'on croirait au dessus de son âge ; il sent qu'il accomplit un devoir solennel de justice et de reconnaissance ; il paraît comprendre tout-à-coup et la tendre sollicitude dont il est l'objet et l'immense affection dont on l'entoure ; le profond et admirable sentiment de l'amour paternel semble lui dévoiler une partie de ses secrets ; bien des points qui passent inaperçus dans le courant ordinaire de la vie, acquièrent à ses yeux une signification toute nouvelle et une importance qu'il était loin de soupçonner ; il se voit, en quelque sorte, l'arbitre de la destinée heureuse ou malheureuse de cet homme que Dieu a placé près de lui. Vertueux et aimant, il remplira les jours de son père d'inexprimables félicités, il sera son orgueil et la couronne de sa vieillesse : pour cet heureux père les travaux les plus pénibles deviendront des délassements, les privations se changeront en jouissances. Vicieux et ingrat, il abreuvera d'incommensurables chagrins celui dont, après Dieu, il tient l'existence ; il sera sa honte et, fils dément, il avancera l'heure de son trépas.

Voilà ce que la piété filiale, réveillée par la solennité de ce beau jour, murmure dans le cœur de l'enfant. Heureux celui qui recueille les échos de cette douce voix ! C'est une inspiration céleste.

Nous nous étendons bien longuement sur les émotions qui marquent la célébration de la fête d'un Père, mais nos lecteurs auront remarqué sans peine qu'en racontant ce qui se passe au foyer de la famille, nous avons fait l'historique exact de ce qui a lieu au Collège, le jour de la fête du Directeur. Dans les deux cas

en effet, la position est identique. Le Collège est une grande famille dont le Directeur est le Père. Bien que ses enfants soient très-nombreux, son cœur est assez grand pour les aimer tous d'une égale affection ; il est pour tous, un bienfaiteur, un ami véritable, le mandataire de leur Père absent et par là même le représentant de Dieu.

Mais descendons des sphères de la spéculation, laissons-là cette philosophie à la fois si haute et si compréhensible pour tous. Chaque chose en son temps ! Après la partie sérieuse et officielle de la fête, la joie bruyante, le congé avec ses jeux, ses ébats, ses promenades, ses réjouissances de toutes sortes. Telle est la fête du Directeur au Collège.

Une séance dramatique et musicale a eu lieu, Mercredi 14 Mars, à 8 heures P. M., à l'occasion de la fête du Rév. Père Directeur. Au début de la séance une adresse a été présentée par Mr. Joseph Asselin. Le Rév. Père Beaudry y a répondu avec un tact parfait et dans les termes les plus heureusement choisis.

Deux pièces : *Arthur de Bretagne* et *Le désespoir de Jocrisse* ont été ensuite représentées avec succès. Les acteurs ont donné pleine satisfaction à la nombreuse assistance qui se pressait dans la salle de récréation. Mr. Philippe Lamarche, qui a largement payé de sa personne, est déjà ancien sur les planches du Collège. Il a très-bien rendu le rôle de *Jean-sans Terre* et on l'a revu avec plaisir dans *Jocrisse*. Il a de l'ampleur dans la voix, du naturel dans le geste et de la dignité dans l'attitude.

Mr. Camille Hogue a fait paraître de grandes qualités dans le rôle d'*Hubert*. Il parle avec feu, avec âme, et réussit très-bien dans l'expression des passions. Sa voix, tremblante d'indignation ou frémissante de colère, a plus d'une fois subjugué l'auditoire.

Mr. Adolphe Renaud n'en est pas non plus à son premier essai ; il y a en lui l'étoffe d'un bon acteur. Un peu contraint, un peu monotone peut-être dans la tragédie, il a déployé tout son savoir-faire dans *Jocrisse*. On sentait qu'il était là sur son véritable terrain ; quelle vivacité, quelle animation dans son jeu !

Nous citerons encore Mr. G. Paquet qui s'est fort bien acquitté de son rôle.

La Bande, sous la direction de Mr. Hector Beaudoin, a vaillamment fait son devoir.

Plusieurs membres du Clergé ont bien voulu rehausser de leur présence l'éclat de cette petite solennité.

Ce sont : les Révds. MM. L. Casaubon, O. Gadoury et D. Bérard du Collège de L'Assomption ; J. Huot, Curé de St. Paul-l'Érmitage ; A. Dupuis, Curé de Ste. Elisabeth ; C. Loranger, Curé de Lanoraie ; G. Plamondon, Curé de Rawdon ; F. X. Birtz, Curé de St. Alphonse ; N. Lussier, Curé de Ste. Béatrix ; J. Brien, Vicaire, Ste. Elisabeth ; A. Baril, Vicaire, St. Jean-Baptiste de Montréal ; J. T. Archambault, du Collège de Varennes.

Les Révds. MM. J. D. Laporte, Curé de St. Ambroise et J. O. Chicoine, Curé de St. Thomas sont arrivés au Collège dans la journée du 15.

Les élèves de la classe de Philosophie ont fait leur retraite de décision du 7 au 10 Mars.

LISTE DES ÉLÈVES DONT LA CONDUITE A ÉTÉ
EXCELLENTE PENDANT LE MOIS DE FÉVRIER 1877.

COURS LATIN.

Philosophie—C. Dugas, St. Liguori ; H. Flamand, Joliette ; A. Boucher, Ste. Elisabeth ; E. Murphy, Inverness ; J. Gilday, Lowell, Mass.

Rhétorique—J. Thériault et B. Desroches, Joliette ; N. Bourgeois, St. Ambroise ; O. Lacasse, E. Joly, O. Houle et J. Deschênes, Ste. Elisabeth ; Ph. Lamarche, St. Esprit ; T. Plante, St. Gabriel ; F. Dugas, St. Liguori ; M. Canavanagh, Rockville, Conn.

Belles-Lettres—A. Renaud, P. Desmarais et C. de Lanaudière, Joliette ; A. Dugas, Chertsey ; J. Parent, Ste. Mélanie ; W. Ferland, Pembroke ; A. Morin, St. Jacques ; A. Mondor, St. Damien ; J. Goulet, Ste. Elisabeth ; M. Hamelin, St. Gabriel ; J. Manning, Keen, N.Y.

Versification—J. Landry et E. Fleury, St. Ambroise ; N. Prévile, St. Alphonse ; E. Lessard et A. Durand, St. Jean-de-Matha ; A. Dauphin, A. Lavallée et J. Magnan, Berthier ; E. Foucher, St. Jacques ; J. Mercure, Ste. Julienne ; D. Desrosiers et O. Joly, Ste. Elisabeth ; C. Gratton, St. Jean Baptiste de Montréal ; T. Dugas, Chertsey ; F. Lavallée, St. Norbert ; O. Lasalle, St. Paul ; J. Beau-doin, Joliette ; A. O'Keefe, Rockville, Conn.

Syntaxe—E. Perreault, N. Landry et A. Turcotte, Joliette ; E. Laferrière, St. Cuthbert ; A. Manseau, Drummondville ; A. Archambault, St. Esprit ; A. Dugas et A. Desrochers, St. Jacques ; L. Vigneault, St. Ambroise ; S. Dandurand, St. Esprit ; W. E. Magee, Willimantic, Conn.

COURS COMMERCIAL.

Syntaxe—F. X. Brulé, St. Didace ; H. Grandpré, St. Cuthbert ; H. Colin, J. Lapalme et O. Corbin, St. Esprit ; L. Bellehumeur, St. Thomas ; A. Désilets et P. Prud'homme, Joliette ; U. Roch, St. Norbert ; J. Lachapelle, St. Esprit ; D. Guilbault, Joliette ; A. Beaudry, St. Alexis ; N. Bélanger, St. Roch ; A. Fitzpatrick, St. Ambroise ; M. Nadeau, St. Paul ; O. Cornellier, Ste. Elisabeth ; M. Moran, Hartford, Conn.

Éléments—F. X. Daoust, St. Jean Baptiste de Montréal ; O. Lavallée, Berthier ; G. Maxwell, St. Damien ; E. Guibeau, St. Norbert ; J. Gaudet, St. Jacques ; L. Perreault, St. Paul ; T. Kelly, A. Lafortune et A. Provost, Joliette ; G. Dorval, l'Assomption ; F. Holt, Philadelphie.

Préparatoire—B. Arbour, Joliette.

Depuis le 15 Février jusqu'au 15 Mars 1877, les Messieurs dont les noms suivent nous ont fait parvenir le montant de leur abonnement :

Les Rév. MM. J. Huot, Curé, St. Paul l'Érmitage ; M. Leblanc, Curé, St. Félix de Valois ; A. Harnois, Vicaire, St. Timothée ; L. Pineault, D. et E. B. Doyle eccl. Collège Joliette.

Mr. Joseph Renaud, Joliette ;

Nous avons également reçu un abonnement de la part de la *Banque d'Échange* à Joliette.

LE
ROBINSON D'EAU
DOUCE.

—
CHAPITRE VII.

Ce qu'on pense de moi à Bourges.

(Suite.)

—Monsieur, finit par dire Denis, dispensez-moi de vous répondre.

—Le résultat de ces rumeurs calomnieuses et de ce silence charitable, fut que ma mère dû t renoncer à l'espoir de trouver un précepteur de mérite, le seul dont elle voulût.

Il fut alors résolu que j'entrerais à Bourges, dans le pensionnat de M. Morin. Ma mère se décida pour cet établissement à cause de sa réputation et parce que la capitale du Berri étant assez proche de Puyjoubert, les visites maternelles seraient faciles. Nous partîmes un jeudi. M. Morin ne nous connaissait pas ; mais il n'eut pas de peine à deviner en ma personne un futur pensionnaire, aussi fûmes-nous accueillis avec empressement.

Vint le moment de décliner mon nom. Je n'oublierai jamais l'étonnement qui se peignit sur les traits du chef d'institution lorsque ma mère dit :

—Mon fils se nomme Georges de Puyjoubert.

Cet étonnement se traduisit par une grimace involontaire que M. Morin reproduisit deux ou trois fois, afin sans doute de faire croire à un tic nerveux. Il n'était pas beau le chef d'institution !

Madame, finit-il par dire, je suis bien heureux, bien flatté, bien fier, bien honoré que vous ayez songé à mon modeste pensionnat pour monsieur votre fils ; seulement je crains...vous me permettrez de vous faire remarquer, avec tout le respect que je vous dois, qu'un précepteur particulier lui conviendrait peut-être mieux. Mon établissement est certes un pensionnat de premier ordre, cependant, je dois vous en avertir, je n'ai guère que des enfants de la petite bourgeoisie. Et puis la discipline est sévère, très-sévère. Ne craignez-vous que M. de Puyjoubert, élevé jusque là au milieu de la liberté d'un parc seigneurial, ne s'ennuie dans mon étroite cour ? Enfin, madame, et c'est par là que j'aurais dû commencer, ma maison est pleine, il ne me reste plus de place au dortoir, au réfectoire, à l'étude. Croyez, madame, à tous mes regrets, etc, etc.

—Il suffit, monsieur, dit ma mère en se levant et en gagnant la porte.

Il était temps ! depuis quelques minutes, je me tenais à quatre pour ne pas dire à M. Morin que son pensionnat n'était pas le Péron, et que nous en trouverions d'autres qui le valaient bien.

Nous allâmes de ce pas chez M. l'abbé Robert, le chef d'une institution ecclésiastique. Celui-ci connaissait ma mère et moi. C'est pour cela, sans doute, qu'il se hâta de vanter l'éducation privée, et de la mettre bien au-dessus de l'éducation des établissements publics, même des mieux

tenus. Il conclut en conseillant à ma mère de me garder auprès d'elle jusqu'à quatorze ou quinze ans ; à cette époque, il se ferait un plaisir, un bonheur, etc, etc. de m'ouvrir à deux battants les portes de sa maison.

Mme de Puyjoubert, en femme d'esprit, remercia M. l'abbé de ses conseils, et parut convaincue par ses arguments.

A peine fûmes-nous de retour à notre hôtel, que ma mère pâlit affreusement ; je crus qu'elle allait se trouver mal.

—Ah ! Georges me dit-elle, quelle triste réputation il faut que tu te sois faite, pour qu'on te refuse ainsi !

—Ne pleurez pas, maman, répondis-je ; ce sont de méchantes gens qui auront dit du mal de moi à M. Morin et à M. Robert. Je suis bien sûr que je serais accueilli au lycée avec empressement. Allons-y, je vous en prie.

—Non, dit ma mère, j'ai peur d'être refusée et c'est assez d'humiliations en un jour. Nous allons retourner à Puyjoubert. Là j'examinerai, je réfléchirai. Que tout cela te serve de leçon, mon cher enfant ; tu le vois, on est puni, même en ce monde, des fautes qu'on commet. N'est-ce pas, Georges, que dorénavant tu vas me dédommager des chagrins que tu m'as causés aujourd'hui ?

—Oh maman ! m'écriai-je, je vous en réponds. Je veux faire de tels progrès et être si sage, qu'avant trois mois M. Morin et M. Robert se repentent de leur conduite à mon égard.

—Que le bon Dieu t'entende, mon enfant, dit ma mère, et te fasse la grâce d'être fidèle à ces résolutions plus que tu ne l'as été jusque-là à des promesses du même genre !

—Pour cette fois, dis-je d'un ton ferme, c'est tout de bon. Allons-nous-en, maman. Il me semble que tout le monde me regarde comme une bête curieuse dans cette vilaine ville de Bourges.

J'aimais bien le docteur Desourteaux ; mais mon amitié augmenta lorsque je vis la grande colère qu'il montra en apprenant la réception qui nous avait été faite par MM. Morin et Robert. Il était le médecin extraordinaire de ces messieurs, et il ne se passait guère de mois qu'il ne fût appelé par eux pour quelque élève un peu sérieusement malade.

Nous eûmes beau faire, ma mère, l'abbé Maréchal et moi, nous ne pûmes l'empêcher d'écrire à ces messieurs pour les avertir de n'avoir plus à compter sur lui, son intention étant désormais de choisir sa clientèle.

A quelques semaines de là, maître Denis trouva une excellente place ; seulement on exigeait un certificat de Mme de Puyjoubert chez laquelle il était resté. Il ne rougit pas de venir demander cette pièce à ma mère, dont il avait partout noirci le fils. Mme de Puyjoubert se borna à lui adresser quelques observations pleines de tact et de dignité. Cette conduite si chrétienne de son ancienne maîtresse toucha Denis. Nous ne tardâmes pas à apprendre que son langage était changé.

Je n'étais pas un diable incarné, mais un excellent cœur. Il ne me manquait que quelques années pour être un jeune homme parfait.

Toujours exagéré maître Denis !

CHAPITRE VIII.

LE COLLEGE DE SAINT X...

Quelques jours suffirent à négocier mon entrée au collège de Saint-X..., un des établissements d'instruction publique les plus florissants de l'ouest de la France. Maman étant indisposée, ce fut le préfet des études lui-même qui se donna la peine de venir me chercher ainsi qu'un autre écolier berrichon du voisinage.

On pense bien que les conseils, les recommandations et les exhortations ne me manquèrent pas. Sois sage, sois sage ; je n'entendais que cela. C'était à faire prendre la sagesse en grippe. Non seulement maman, l'abbé Maréchal et M. Desourteaux, mais Antoine lui-même me prêchèrent.

Vois-tu, monsieur Georges, me dit le fils du jardinier, si on est content de toi au collège et que tu obtiennes un prix ou même une couronne à la fin de l'année, tu seras exempt d'études et libre comme l'air pendant les vacances. C'est alors que nous nous amuserons !

—Oui, répondis-je, mais en attendant il va me falloir pendant six mois piocher comme un nègre.

—Que veux-tu ? monsieur Georges, répliqua Antoine, il paraît que riche ou pauvre, l'homme doit travailler. Tout n'est pas rose dans le jardinage, va !

Qui m'eût dit que j'aurais tant regretté ce parc longtemps considéré comme une prison. Pour savoir jusqu'à quel point un lieu vous est cher, il faut, je crois, être obligé de le quitter.

Mes adieux avec ma mère furent déchirants. Nous n'avions jamais été séparés l'un de l'autre, si ce n'est deux ou trois fois et pour quelques jours seulement.

Ce chagrin, comme celui de tous les enfants, ne tint pas ; le voyage le dissipa, et les trois premières semaines que je passai au collège de Saint-X..., peuvent être comptées parmi les plus joyeuses et les plus heureuses de ma vie. Le lecteur s'est étonné peut-être de me voir donner mon amitié à Antoine plutôt qu'à des enfants de ma condition. Je n'avais pas à choisir. Le château de Puyjoubert n'est entouré, à quatre ou cinq lieues à la ronde, que de villages, de fermes et de métairies. A peine si quelques maisons bourgeoises sont tache sur cette population éminemment campagnarde. Je ne voyais presque jamais aucun enfant de mon monde ; aussi j'éprouvai une joie frénétique lorsque je me trouvai subitement transporté au milieu de deux cents enfants appartenant à la bourgeoisie ou à la noblesse, et dont la moitié environ étaient de mon âge. En attendant que j'eusse fait quelques amis de cœur, je me mis à les aimer tous. Ils me le rendirent bien ! On ne trouve pas tous les jours, paraît-il, un camarade aussi joyeux et aussi généreux que je l'étais. Je me grisais à la lettre, pendant les récréations, de parties de barres, de cheval fondu, de courses et de boucailades de toutes sortes. La grande cour nue et assez laide du collège me semblait bien plus commode, pour courir et jouer, que le parc de Puyjoubert rempli d'arbres, de massifs, de roches factices, de ruissaux et de rigoles qui vous arrêtaient à chaque instant.

(A continuer.)

"LA VOIX DE L'ÉCOLIER"

DU COLLÈGE JOLIETTE

Paraît le 1er et le 15 du Mois
PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE.

ABONNEMENT (payable d'avance) \$1.00

ON EXÉCUTE au Bureau de la
Voix de l'Écolier toutes espèces d'IMPRESSIONS
aux prix les plus réduits.

Promptitude et Soins garantis.

TROIS MAISONS A VENDRE

Dont une, sise Rue St. Louis [près le Bureau de M. Baby] constitue une RÉSIDENCE PRIVÉE très confortable, et les deux autres sont avantageusement situées, Rue Manseau, au centre du Quartier Commercial.

---Conditions très-faciles---

S'adresser à

J. B. LAURION,

Propriétaire.

Joliette, 15 février 1877.

6-m

Maisons Recommandées
A JOLIETTE.

J. ULRIC FOUCHER, Marchand de *Pianos, Harmoniums, Moulins à Coudre*, etc., Rue Notre-Dame,
JOLIETTE.

N. I. CHARLAND, Tailleur, Vis-à-vis le Bureau et
Résidence de B. Vézina et D. Desormiers, Ecr., Notaires, Joliette.

A. DELISLE, Libraire et Relieur, Place-Bourget, près le
Bureau du Télégraphe, Joliette.

C. H. B. LEPROHON, Agent pour les
"ASSURANCE AGRICOLE DU CANADA"
(Contre le Foudre et le Tonnerre) et "LA ROYALE CANADIENNE"
(Assurance contre le Feu)
JOLIETTE

N. B.—M. Leprohon vendra aux conditions les plus faciles : *Chaux, Pierre, Sable*.

C. P. CHARLAND, Avocat. Bureau :—
Fisk's Block—Porte No. 1—Joliette

M. CHARLAND suit les Circuits de Montcalm, Berthier et L'Assomption.

P. ST. JEAN, Marchand de Chaussures
RUE MANSEAU—JOLIETTE

J. B. BASINAIS, Marchand de meubles
Coin des Rues St Barthélemy et De Lanaudière
JOLIETTE

J. B. LAURION, Plombier et Ferblantier
Rue Manseau (A l'Enseigne du Castor et du Mai)
JOLIETTE